

LES CŒURS ENDURCIS

Martyna Bunda

LES CŒURS ENDURCIS

Traduit du polonais
par Caroline Raszka-Dewez

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Nieczułość*

© Martyna Mistarz-Bunda, 2017

© Wydawnictwo Literackie, 2017 for the original Polish edition,
published by arrangement with Beata Stasińska Literary Agency

© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-698-6

*À ma mère, à ma sœur,
à mes filles,
à nos grands-mères, à nos tantes,
à mes amies.*

HIVER

Ilda

C'était probablement Truda, la deuxième des sœurs, qui avait eu l'idée de mettre les roses pour la nuit dans un seau avec de l'encre. « Un peu de couleur pour la symbolique, avait-elle déclaré. Puisqu'on enterre le dernier. » C'était probablement Gerta, la plus âgée, qui avait ajouté qu'il fallait que le bouquet soit placé bien en évidence, tout en haut. Avant la messe, elle avait glissé cinquante zlotys dans la poche du bedeau pour qu'il n'oublie pas quelles fleurs devaient se trouver sur le dessus. Le bedeau, l'analphabète qui traînait les pieds, avait fait de son mieux et il avait aussi, plein d'attention, déployé les rubans des deux côtés du cercueil. Et sur ces rubans il était écrit : « La Sans-Cœur ».

Hiver, année 1979. Un mois de février humide, qui n'en finissait pas. Les roses teintées et les deux parties du ruban de plastique blanc se retrouvèrent au sommet du tas, au-dessus des lys portant l'inscription : « Sa Fidèle Épouse », et du monticule de fleurs apportées « À l'immense sculpteur », « À la fierté de la région », « Au créateur de l'Immaculée », « Au grand fils de la Terre de Poméranie ». Qu'était-ce donc, au regard de « La Sans-Cœur » ?

Et puis, chaussures contre chaussures, épaules contre épaules, les trois sœurs étaient parties, les aînées prenant par le bras

Ilda, la plus jeune. À gauche, la cadette, Truda. D'ordinaire le centre de l'univers, avec ses boucles d'oreilles qui bringuebalaient de tous côtés, elle était à présent concentrée et silencieuse. À droite, Gerta. Toujours si sensible au qu'en-dira-t-on, elle se tenait ce jour-là, plus qu'elles toutes, droite comme un cierge. Entre les deux, Ilda. Ce jour-là étrangement petite et fragile, malgré une poitrine réellement imposante, dont on se souvenait encore, dans la bourgade, du temps où elle l'enfouissait sous une combinaison de cuir. Et, devant les trois sœurs, dans un cercueil en acajou orné d'argent, lui : Tadeusz Gelbert.

Le cortège funèbre se mouvait ainsi, sur la neige d'un blanc sale, avec la croix qui ballottait en rythme entre les mains du bedeau, avec cette « Épouse Aimante Pour Toujours » sur un ruban et qui marchait en tête, et puis le maire de la commune, le directeur de la banque, tous les anciens subordonnés de Truda, et les voisines, les notables de l'atelier d'art funéraire et leurs clients fidèles, de même que les petits commerçants, les kiosquières, les deux chauffeurs de taxi de Kartuzy – car personne, dans la petite ville, ne pouvait manquer pareil événement –, tandis qu'un pas après l'autre les sœurs se rapprochaient de plus en plus du cercueil. Et tantôt l'aînée, Gerta, gagnait une nouvelle rangée par la droite, tantôt la cadette, Truda, s'y prenait par la gauche. Ainsi, en trotinant et en accélérant l'air de rien, elles rattrapèrent la Veuve Légitime juste devant la fosse fraîchement creusée. Elles se tinrent en vis-à-vis au-dessus de la tombe. Et là, d'un tout petit sac à main que lui avait offert le défunt, Ilda sortit un tube de rouge dont il lui avait fait présent et elle s'en badigeonna les lèvres. Ils escomptaient du spectacle, eh bien ils étaient servis !

Avant la tombée de la nuit, les trois sœurs s'installèrent autour de la table, dans la maison de Dziewcza Góra, la Colline-aux-Vierges.

Truda s'était remise à agiter les bras et à parler trop. Malgré une quarantaine déjà bien tassée, cette écervelée au long cou, courte sur pattes et plate comme une planche à pain, passait pour belle, curieusement, aux yeux de ses sœurs et de bien d'autres également. En raison peut-être d'un charme particulier et de sa chevelure exceptionnellement luxuriante, blonde, épaisse, vivante, ou peut-être aussi de la façon dont

elle regardait les gens dans les yeux – les femmes avec chaleur et bienveillance, les hommes avec hardiesse et provocation –, les gens s’attachaient à Truda. Car elle vivait. L’envie lui prenait-elle de grimper dans le lit de sa sœur ou dans celui de sa mère ? Elle y grimpait. D’embrasser quelqu’un ? Elle l’embrassait. Et maintenant encore, alors que son corps, inexorablement, devenait invisible, Truda aimait la vie qui le lui rendait bien.

Juste à côté, il y avait la chaise de Gerta, mais elle n’y restait jamais assise bien longtemps. Il fallait préparer du thé chaud pour Ilda, qui était frigorifiée et toute bouleversée, lui trouver une couverture, sortir une nappe, couper du pain pour le souper. Gerta, c’était une image inversée de Truda. Les cheveux et les sourcils noirs, les yeux bleus, elle était athlétique, bâtie comme une nageuse ; sculptée dans le marbre et exposée dans un musée, elle aurait été admirée. Mais cette « fille dégingandée aux pieds trop grands » ne parvenait pas à s’accorder avec son corps. Bien que concrète jusqu’à l’excès, loyale jusqu’à l’exaspération, travailleuse, débrouillarde, responsable, courageuse, elle voyait toujours que le linge qu’elle venait de laver n’était pas suffisamment blanc.

À considérer ces traits de caractère, Gerta était celle qui ressemblait le plus à sa mère, Rozela, laquelle, tout en s’efforçant de mener sa vie de manière convenable, de faire face et de se débrouiller, avait toujours suivi sa propre voie. Fille naturelle d’une fille naturelle, condamnée à vivre dans un sentiment perpétuel de honte, elle gardait la tête haute et enseignait la même chose à ses filles. Noble. Quoique paysanne. Courageuse. Quoique femme. Issue d’une modeste chaumière cachoube, sans connaître les lettres ni même parfaitement la langue polonaise, elle avait construit seule, sans mari, la première maison en pierre de la Colline-aux-Vierges. Pleine de livres qu’elle ne saurait jamais lire.

Celle qui tenait le plus de sa mère, physiquement, c’était Ilda. Bâtie pareillement, mais plus plantureuse, comme si elle avait pris le meilleur de Rozela, mais en le décuplant – des seins arrondis, des hanches larges, une taille fine, des jambes sculpturales, lesquelles, toutefois, étaient légèrement arquées : elles partaient un peu sur le côté au niveau des genoux, ce qui lui donnait une démarche de cow-boy. D’ailleurs, elle était

pareille dans la vie. Elle fut la première de la bourgade à rouler à moto, vêtue d'une combinaison de cuir ajustée, jusqu'à ce que Tadeusz lui demande de la remplacer par des atours féminins, cousus sur mesure.

Le jour de l'enterrement, pourtant, Ilda était telle l'une des saintes de l'église de Kartuzy. Silencieuse, plongée dans ses pensées, le regard perdu au loin, au-delà de la cuisine, de la cour, de l'étang, elle ressemblait à une figure de cire traversée par la lumière. Comme si la journée qui venait de s'écouler avait ouvert devant elle les portes d'un autre monde. En pensée, cependant, Ilda se trouvait toujours au deuxième étage de l'hôpital de Gdańsk, rue Kartuzka, au service de cardiologie où Tadeusz était encore vivant à peine trois jours plus tôt : étendu sur un lit de fer aux roues en plastique, appuyé d'une main à la table de nuit mille fois repeinte, il avait demandé au médecin de faire venir son Épouse afin de déclarer à Ilda, sous les lambris couleur noyer, devant la table blanche d'où pointait le métal gris, austère, ordinaire, que c'était à sa Fidèle Épouse qu'il avait prêté serment devant Dieu. Et qu'Ilda, pour sa part, était jeune encore, après tout. Elle ne devait pas gâcher pour lui le restant de ses jours. Au cas où il ne sortirait plus d'ici, son Épouse s'occuperait d'elle. N'est-ce pas, mon Épouse ?

« La Sans-Cœur ». Voilà ce qui était écrit en lettres d'un noir glacé sur les rubans.

Ils s'étaient connus alors qu'il était déjà marié. Ilda, sur son side-car, l'avait presque balayé de la surface de la terre. Ce que lui, Tadeusz, avait aussitôt interprété comme un signe ; avec une ferveur enfantine, il racontera ensuite des dizaines de fois – à croire qu'elle-même n'était pas présente ce jour-là – qu'ainsi, précisément le jour où il commençait à ajouter foi aux critiques, doutant pour de bon de ses Vierges plantureuses, il avait été heurté par l'une d'elles, chevauchant une Sokół 1 000¹. Ilda dut admettre que la statue de ciment blanc installée au beau milieu de l'atelier, dans une petite rue de

1. Sokół (« faucon », en polonais) : première marque de motocyclette polonaise, produite en série entre 1933 et 1939, pour un usage civil autant que militaire. L'une des plus fameuses étant le side-car Sokół 1 000. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Sopot, avait son visage, sa poitrine et ses fesses à elle, Ilda. Ce n'était pas une Madone telle qu'on avait l'habitude d'en voir.

Quant à la Sokół 1 000, Ilda l'avait tirée toute seule d'un fossé en janvier 1945 (avec une force qu'elle n'aurait pas soupçonnée chez elle), le jour où un convoi humain avait traversé la route menant à Staniszewo, juste derrière leur maison de la Colline-aux-Vierges. Ils allaient, des balluchons fixés à leur dos, certains avec des charrettes, d'autres sans, certains avec des enfants, d'autres sans. Fatigués, insensibles déjà au fait d'être observés par les fenêtres, ils grimpaient la colline, piétinant le sable sous la neige fondante. Le silence, soudain, avait été rompu par un étrange grondement. Comme un bourdonnement d'abeilles. Mais d'où viendraient autant d'abeilles ? Au beau milieu de l'hiver, qui plus est. Ilda avait jeté un coup d'œil par la vitre et elle avait vu les gens courir dans tous les sens en criant, ils essayaient de se cacher dans la neige fondante ; et juste après, des éclats de verre étaient tombés sur le sol. Pourquoi s'était-elle précipitée dehors ? Pourquoi avait-elle grimpé sur la colline ? Comment avait-elle réussi, elle, si peu robuste, aux mains si petites, à extirper du fossé une machine aussi lourde, coincée sous un cadavre ?

Elle s'était enfuie sur ce side-car comme une folle, loin de ce corps et de la femme appuyée contre un arbre et dont elle croisa le regard : surpris, mais éteint. Dépassant un cheval mort attelé à une charrette, dont quelqu'un, déjà, découpait un morceau de viande, laissant derrière elle les balluchons, les tas de frusques abandonnés un peu partout dans la panique, elle arriva jusqu'à Chmielno où la vue du cimetière familial lui fit retrouver ses esprits.

Au cours des cinq jours qui avaient suivi, avec sa sœur et sa mère et d'autres femmes de la Colline-aux-Vierges, elles avaient enterré les cadavres, sans poser les yeux sur leurs visages. Cinq années durant, jusqu'au moment où elle s'enfuit chez Tadeusz, Ilda évita ce talus du regard.

Tadeusz Gelbert semblait posséder un pouvoir réellement divin sur les corps lorsqu'il les façonnait dans la pierre. Il ne retourna jamais chez son épouse, jamais il ne divorça. Lorsque, après plusieurs années, il jeta au feu tous les habits d'Ilda, elle ne savait déjà plus vivre sans cet homme. Elle pensait que lui non plus n'y parviendrait pas sans elle, les cimetières de

Poméranie étaient remplis de Vierges qui avaient son visage et sa poitrine, d'anges ayant ses mains et ses pieds. Même Peggy, la chienne qu'ils avaient eue ensemble, Tadeusz et elle, un épagneul à poil long, serait intégrée pour toujours au tombeau d'un prélat, à Gdańsk, figurant le corps d'un griffon. Ses pattes, son pelage légèrement frisé étaient ceux d'un lion, pour ainsi dire ; mais quoi ! c'était Peggy. Quelle honte !

Après des années de vie commune, Ilda avait compris que les trajets à moto en combinaison de cuir de ses jeunes années, ce n'était rien, encore ! Mais qu'avec ses cols amidonnés boutonnés impeccablement, un élégant épagneul au bout d'une laisse rouge à ses côtés, elle était devenue définitivement transparente pour les gens de Kartuzy. Même si, dans les chaumières, au milieu des odeurs de cuisine, des casseroles, de la ferveur des préparatifs des fêtes et des célébrations, on n'évoquait pas d'autre Ilda que celle-là.

Ainsi donc, ce fameux rouge à lèvres au-dessus du cercueil n'était-il qu'un détail dans un ensemble écrit depuis longtemps et dont l'achèvement était pérennisé à l'encre noire sur un ruban. Et le vent, de concert avec le bedeau analphabète, veilla à ce que l'inscription soit visible sur des kilomètres.

Gerta

Année 1951, fin de l'hiver. Chaussures contre chaussures, épaules contre épaules, les sœurs marchaient d'un même pas, se rendant dans un cabinet privé où consultait un médecin : un gynécologue. Cette fois, c'était Gerta qui marchait au milieu, une femme soucieuse de l'opinion des gens, mariée depuis près de cinq ans, mais dont l'union n'était toujours pas consommée. La fête à l'occasion de leur quatrième anniversaire de mariage s'était soldée par un scandale, car Edward, le mari de Gerta, s'était enivré et avait fait des siennes à l'église. Désormais, à l'approche de leur cinquième anniversaire, il menaçait de se planter sur la place du marché pour hurler à la cantonade qu'il avait une femme complètement barricadée du bas. Hormis sa tendance à raconter des sornettes en état d'ébriété, Edward Strzelczyk, le mari de Gerta, était un homme doux qui avait horreur de la violence ; son mariage, pourtant, ne pouvait être considéré comme réussi. Truda et Ilda répétaient depuis longtemps qu'il fallait aller chez le docteur,

mais Gerta craignait comme le diable le nouvel hôpital de Kartuzy, où l'on attachait les pieds des femmes à des étriers métalliques. Jamais Gerta ne se laisserait attacher par les pieds. Les choses, donc, en étaient là, jusqu'à ce que Truda trouve pour sa sœur un médecin connu dans la bourgade pour sa bienveillance. Et il recevait, non pas dans le terrible hôpital de Kartuzy, mais dans un cabinet privé, dépourvu de ces nouveaux fauteuils gynécologiques sophistiqués. Le cabinet était situé dans une salle de l'ancienne pension *Maria*, qui n'avait jamais joui d'une bonne réputation à Kartuzy. Pas de plaque ; à l'entrée, les sœurs ne virent aucun des accessoires médicaux, typiques des dispensaires. Un simple petit hôtel délabré qui n'avait pas été chauffé depuis longtemps, une salle d'attente avec un bar, où manquaient toutefois les alcools, et une horrible moquette couleur bordeaux, salie par des liquides sur la composition desquels il était préférable de ne pas s'interroger. Le médecin parut abasourdi en apprenant la raison de la visite des sœurs : *non consummatum*, malgré un mariage célébré voici presque cinq ans ! En les dévisageant, les yeux écarquillés, il déclara que le cabinet, à vrai dire, était fermé, mais il n'avait pas le cœur de renvoyer Mme Gerta, et, en raison du froid glacial et de l'impossibilité de réchauffer le local, il les recevrait là où il faisait le plus chaud. Après quoi il leur désigna un endroit qui rappelait un salon de jeu, où se trouvaient de petites tables empoussiérées, des chaises et des tabourets plus ou moins rangés. La fenêtre, bien que donnant sur la rue du Tribunal, ne comportait pas de rideaux, aussi Gerta se déshabilla-t-elle furtivement – le bas seulement, en gardant sa jupe. Elle s'allongea sur le canapé bordeaux, recouvert spécialement pour elle d'un drap propre.

Le médecin demanda à la jeune femme de ne pas bouger le temps qu'il aille chercher quelque chose dans une pièce du fond. Elle avait eu beaucoup de chance, dit-il, avec un tel hymen, de ne pas être tombée sur des soldats libérateurs, car ils auraient dû l'ouvrir en deux pour la pénétrer. Et c'était terminé. Pour finir, éclairant l'entrejambe de Gerta avec une simple lampe, il se servit d'un spéculum en métal qui ressemblait un peu à un bigoudi. Il déclara que tout, en bas, était parfaitement en ordre, elle aurait des enfants. Il lui conseilla de ne rien dire à son mari. Qu'il se réjouisse d'être tombé sur

une vierge, même s'il lui aura fallu attendre cinq ans pour l'apprendre. Les sœurs sortirent, stupéfaites : les gens, pendant toute la guerre, avaient attendu. Et continuaient d'attendre. Mais ceux-là ne pouvaient être aidés avec une incision aussi simple.

Cinq ans, c'était long pourtant, très long ! Gerta s'efforçait vraiment d'être une bonne épouse. Elle venait tous les jours à l'atelier. Pour tenir compagnie. Elle s'asseyait près de la grande vitrine au-dessus de laquelle était suspendue, côté rue, une enseigne avec l'inscription « Maître Horloger » ; à ce même bureau qui avait vu naître leur union. Et elle posait des questions, juste pour parler, elle racontait ce qui se passait en ville et à la Colline-aux-Vierges, regardait les mains de son mari, restait à sa disposition. Et ni l'un ni l'autre ne se souvenaient plus que le jour où ils s'étaient rencontrés, Edward, dans l'émoi dont Gerta était la cause, avait fait tomber tout ce qui se trouvait sur le bureau : des dizaines de roues dentées, des petits ressorts, des hybrides étranges, des petits tournevis, des loupes, des morceaux de colophane qui ressemblaient à de l'ambre. Aussi bouleversés l'un que l'autre, ils avaient aussitôt tout ramassé, ensemble, à genoux, en se cognant maladroitement. Devenue son épouse, elle rangeait seule chaque jour tout ce fouillis, sans rien demander. Elle plaçait les vis dans une boîte, les roues dentées dans une autre, constatant, étonnée, à quelle vitesse tout cela se mélangeait à nouveau sur le comptoir. En ramassant les boîtes vides sur l'appui de fenêtre, elle songeait qu'il en était d'elle comme de ces boîtes, personne n'avait besoin de ces bidules posés là ; mais sitôt après, elle se réprimandait pour avoir eu une telle faiblesse.

À l'heure du déjeuner, elle passait de l'atelier dans son appartement, situé à l'arrière, pour rapporter de la cuisine, impeccablement servis, des pommes de terre avec un morceau de viande à la sauce moutarde, ou des boulettes, ou encore du hareng aux oignons. L'après-midi, elle poursuivait l'aménagement de leur foyer conjugal : dans l'unique pièce, plutôt grande, mais sombre, un artisan peintre qu'elle avait engagé avait réalisé sur les murs des motifs Picasso, très à la mode, en se servant d'une ficelle trempée dans de la peinture ; un autre artisan avait retailé l'armoire de sorte qu'on puisse l'encastrier entre le poêle et la fenêtre. En plus du lit matrimonial,

de l'armoire, de la table et des chaises, achetés par Edward, Gerta plaça encore dans la pièce deux fauteuils et, avec le temps, elle devait également y caser deux pianos. Dont un tout à fait convenable : un instrument doublé à l'intérieur de velours peluché rouge et de duvet d'autruche, un luxe dont Gerta n'était jamais parvenue à comprendre le sens. Après le déjeuner, Edward enfourchait son vélo et partait faire le tour des lacs. En général, pendant ce temps, Gerta s'attaquait au rangement de l'atelier ; parfois, quand l'envie lui prenait, elle terminait le travail de son époux ; à force d'observer ses mains pendant des après-midi entiers, elle avait appris le métier, elle savait comment soulever les minuscules roues dentées, comment atteindre tel ressort – l'âme –, comment régler le balancier pour qu'il prenne le rythme. Où étaient les morceaux de rubis véritable qu'il fallait changer quand une montre avançait. Qu'utiliser lorsque la peinture phosphorescente s'effritait, comment l'appliquer avec un pinceau sur le cadran de l'horloge pour que les chiffres et les aiguilles soient visibles la nuit. Edward, cependant, n'aimait pas qu'elle farfouille dans ses montres et ses horloges. Aussi, avec le temps, se trouva-t-elle de nouvelles occupations pratiques. Elle prépara des conserves marinées. Très vite, les bocaux alignés recouvrirent tout un pan de mur. Elle fit des conserves, jusqu'à ce qu'elle abandonne cette passion pour une autre : le polissage des métaux. Lorsqu'elle découvrit comme il était facile de redonner aux vieilles cuillères leur fraîcheur, ce fut parti pour les couverts, les boutons et les plateaux ! Des ustensiles de toutes sortes, récoltés auprès de ses voisins, trempaient et bouillaient dans des casseroles où Gerta avait versé de l'eau distillée avec du sel. Les pièces les plus tenaces, elle les traitait encore avec une petite brosse et une pâte de son invention, à base de poudre de craie, d'huile de menthe, de gomme arabique et d'indigo. Cette passion, une fois éteinte, fit place à la broderie Richelieu : sur du tissu blanc Gerta brodait en point de cordonnet des motifs de fleurs, avant d'en découper les contours avec un scalpel bien aiguisé pour obtenir des éléments de dentelles.

Elle agrémenta ainsi des dizaines et peut-être des centaines de pièces de literie, de nappes, de serviettes, de chemins de table, de blouses, de tabliers, avant que, avec bonheur, l'année

1951, au cours d'un mois de mars encore frais, elle ne tache enfin de son sang, dans son lit, l'un des draps qu'elle avait elle-même brodés.

Truda

Un hiver particulièrement glacial, juste avant Noël. Année 1945. Chaussures contre chaussures, épaules contre épaules, les sœurs marchaient d'un même pas toutes les trois ; au milieu se tenait Truda, silencieuse et désespérée. Elles rentraient chez elles depuis Garcz, depuis la gare ferroviaire. Le train venait de partir, avec Jakob à l'intérieur, que Truda n'avait pas épousé, pour ne pas apporter la honte.

De bon matin, ce même jour, Truda et Jakob Richert, fils d'Allemands, s'étaient présentés à la porte de la Colline-aux-Vierges. Lui, un bouquet de roses blanches et rouges à la main, un peu fanées, trouvées quelque part malgré l'hiver ; elle, les cheveux peroxydés, mais toujours en bataille, plus épanouie et plus belle que jamais, les bras pendus à son cou. Trois ans auparavant, sur ce même quai, elles avaient fait leurs adieux à une tout autre Truda : maigre et apeurée. En même temps que des milliers d'autres qui lui ressemblaient, elle avait reçu une affectation de travail obligatoire. Et lorsque l'*Oberchef* envoyé dans la bourgade par les Allemands avait conseillé à leur mère de mettre aussi des vêtements d'été dans les bagages de sa fille, alors qu'on était pourtant au début de l'hiver, les choses étaient devenues claires.

C'est Jakob qui l'avait retrouvée à Berlin, à moitié morte, après trois ans passés à trimer dans les usines allemandes : sur la tête, un blond platine berlinois, sur les lèvres, un rouge vermillon, et en dessous, une femme vieillie et desséchée, que la mort dévoyée avait par trop souvent ignorée, déjà, pour qu'il puisse encore subsister en elle une vie quelconque.

La veille de l'arrivée de Jakob, un abri s'était effondré. Les décombres qui ensevelirent les Allemands auraient emporté Truda également, si on lui avait permis d'entrer. Ils avaient dit que cette Polonaise allait leur prendre leur oxygène. Truda était demeurée dans l'encadrement de la porte, du côté extérieur. De tout le bâtiment, il n'était resté qu'un seul mur, épais et solide, et dans le mur, une arche autour de la porte. La poussière s'était infiltrée dans les yeux de Truda, à la rendre

presque aveugle. Devant la cave qui s'était effondrée, dans un baraquement infesté de punaises, où l'on sentait encore la sueur des prisonniers de guerre et des précédents locataires, se trouvait un châlit. Sur cette couche, Truda avait passé bien des nuits, elle se couvrait hermétiquement la tête de sa jupe, pour que les punaises ne s'insinuent pas dans ses yeux ; elle était complètement nue en bas, car on lui avait volé sa culotte.

Un peu auparavant, il y avait eu ces quelques Allemands, gros et dégoûtants, qui l'avaient déshabillée entièrement, elle et d'autres jeunes filles du train. Ils avaient trouvé des bâtons et tiraient une grande satisfaction à les en frapper sur le derrière, à leur soulever les seins avec, à les frotter dans leurs poils pubiens, à les leur fourrer entre les fesses. Ou bien à asperger d'eau glacée ces femmes nues, transies, laissées dans le froid. Après cette douche hygiénique, de tous les biens qu'elle possédait, on lui avait rendu deux robes et un manteau de laine, humide et élimé. Elle se força à se glisser dans ce corset rigide, collant.

Elle n'obtint des sous-vêtements que de nombreux, très nombreux mois plus tard, grâce à Marie, une femme contremaitre dans l'usine de porcelaine. Truda montait chez elle, à l'étage, comme un mouton ; comme une poupée, elle se laissait déshabiller. Le blond berlinois, c'était Marie – Marie qui était descendue dans l'abri où l'on n'avait pas laissé entrer Truda.

Jakob avait retrouvé Truda au milieu des gravats, sauvée par miracle, perdue, ne sachant plus ni qui ni où elle était. Il dit aux Allemands de l'usine qu'il était convenu qu'il emmène une ouvrière parlant l'allemand. Il signala à un autre, qui tournait autour d'eux avec un fusil, que la fille sortie des décombres venait avec lui, et il la poussa vers la sortie en criant : *Raus !* Ils n'insistèrent pas, qu'elle s'en aille donc ; de toute façon, ils avaient bien d'autres chats à fouetter. C'est ainsi qu'un déserteur de la *Wehrmacht* emporta une ouvrière polonaise. Le drapeau soviétique ne flottait pas encore sur le *Reichstag*.

Durant les semaines qui suivirent, Jakob ramena Truda à la vie. Ils s'enfuirent dans des trains de charbon ou de voyageurs ; lui, la tête bandée, avec un pansement taché de sang de poulet, le bras en écharpe, elle avec des papiers mal falsifiés. Les nuits, ils les passaient dans des maisons abandonnées. Elles ne manquaient pas le long de l'ancienne et de la nouvelle frontière

polonaise. Ils voyageaient sans même savoir que l'Allemagne avait capitulé. Parfois, quelqu'un les recueillait durant quelques heures et leur donnait quelque chose de chaud à manger ; le plus souvent, ils se faufilaient en douce dans les bâtiments vides.

S'il lui avait demandé de ne plus y penser, à ce rouge à lèvres acheté à Berlin, à la place de son pain, et perdu en chemin, il aurait déjà été clair qu'ils auraient fini par être déçus, l'un et l'autre. Mais Jakob avait promis de revenir avec. Et il le lui rapporta, en effet. Et peu importe que l'étui soit différent, sombre, sans miroir. Ainsi avait débuté entre eux un miracle jamais plus répété. Tandis qu'ils s'aimaient en rythme, sans hâte, tandis qu'ils se regardaient dans les yeux, parmi les larmes, les émotions, ils étaient précipités au-delà du temps, de la terre, du monde, de la mort.

Ils voyageaient sans se presser, n'étant assurés ni l'un ni l'autre que le jour où ils parviendraient à destination ne serait pas celui de leurs adieux. Avaient-ils vraiment envie de rentrer ? Le devaient-ils ? Ils n'en parlaient pas. Lui, il acceptait cela comme une évidence, elle, elle lui était trop reconnaissante de la protéger pour poser la question. Il la ramenait, alors qu'elle n'en avait pas envie.

Truda regrettera ensuite, durant de longues années, que ce voyage – par quel miracle donc ? – n'ait pas donné d'enfant. De ces amours si intenses, c'est Dieu lui-même qui aurait dû naître. De ces nuits passées dans des habitations déjà dépouillées de tout. Dans cette grange à moitié brûlée. Dans cette église jonchée de débris de verre, car les avions volaient si bas que tous les vitraux avaient éclaté. Ils se cherchaient l'un l'autre avec une telle ardeur, sur ces lits de fortune, qu'un enfant aurait dû naître. Peut-être alors que sa mère n'aurait pas eu le choix ? Peut-être qu'il aurait mieux valu un Allemand à la maison qu'un bâtard de plus dans la famille ?

Mais il n'y avait pas d'enfant. Jakob proposa d'attendre un peu. Que la neige fonde, que se referment doucement les blessures de la guerre. Par cette journée de décembre, les trois sœurs le raccompagnaient donc à la gare ferroviaire, glaciale et couverte de neige. Ils patientèrent, car le train avait du retard – ou peut-être pas après tout, les trains fonctionnaient comme ils pouvaient, on le savait bien. Truda s'accrochait des deux bras à Jakob, en priant pour la première fois de sa vie sainte

Barbara, dont la tête tranchée pouvait remonter la Vistule à contre-courant, pour que ce train n'arrive jamais... Et il ne resta qu'un quai désert.

Rozela

En mettant au lit ses trois filles, Gerta, Truda et Ilda, dans sa nouvelle maison, Rozela songeait qu'elle ne parviendrait sans doute jamais à la réchauffer, cette bâtisse. C'était l'année 1932, l'hiver. Les murs n'avaient pas encore connu la chaleur.

La maison était solide, c'était la première habitation en briques du village, couverte d'une toiture en clinker, avec des fenêtres doubles bien plus grandes que dans l'autre, la vieille chaumière en bois. Lumineuse à l'intérieur, grâce aux murs blanchis et à l'éclat de la neige qui se reflétait par la fenêtre. Rozela recouvrit ses filles, qui avaient gardé leurs chandails, d'un gros édredon de plume.

Elle avait pu construire cette maison avec les indemnités reçues à la mort de son mari, Abram Groniowski, après sa chute fatale d'un échafaudage sur un chantier de construction à Gdynia, rue de la Liberté. Par la suite, très souvent elle s'était demandé si, en tombant, Abram avait vu la mer. Elle-même n'en avait pas eu l'occasion, mais elle pouvait s'imaginer la frénésie, la force et le parfum, l'immensité de l'eau. Si Abram avait vu ou non la mer, on ne put l'établir, mais l'argent de la caisse fut versé dans les délais les plus brefs. Une personne de la ville était venue se présenter à la banque de Kartuzy pour que la veuve puisse récupérer les fonds.

Qui était réellement Abram, cela, on ne l'apprit jamais. Il était arrivé un hiver, du temps où Otylia, la mère de Rozela, était encore de ce monde. Une voiture, l'une des toutes premières que l'on ait vues à la Colline-aux-Vierges, s'était arrêtée sur la route et n'avait plus redémarré. La voiture était tombée en panne juste sous les fenêtres de la vieille maison. La Colline-aux-Vierges comptait quinze habitations à l'époque, construites entre l'étang et le coteau. La misérable chaumière, la plus basse et la plus pauvre du village, était aussi la plus proche du sommet. Elles y habitaient toutes les deux, Rozela et sa mère, Otylia. Pour survivre, elles faisaient pousser des pommes de terre et semaient du seigle dans le jardin, elles élevaient des poules, allaient travailler dans les exploitations

voisines. Le village ne se mêlait pas de leur vie d'ermites et, pour leur part, elles évitaient les voisins. Quitte à manger un jour de plus de la soupe d'orties séchées pendant la période de soudure, quitte à se passer de pain de longues semaines et de longs mois, Otylia ne se serait jamais abaissée à quémander. Une jeune fille avec une enfant. Mère d'une petite bâtarde. Non, en aucun cas elle n'aurait donné aux gens un motif de se sentir mieux à ses dépens.

Elle qui, dans sa première vie, sa meilleure vie, avait servi au manoir du village de Staniszewo, jamais elle n'aurait voulu s'asseoir sur les bancs posés à même le sable devant les maisons et sur lesquels on restait pieds nus le soir, du printemps jusqu'à l'automne. Et d'ailleurs, les voisins n'auraient pas invité sur leur banc une fille non mariée qui avait une enfant. Rozela, quand elle traversait le village, portait toujours des nœuds de rubans dans ses cheveux tressés. Sa mère lui aurait plutôt arraché les cheveux que de la laisser sortir sans être joliment coiffée. Aux voisins, Rozela se contentait de lancer un « Bonjour ! », bref et frais, auquel on lui répondait parfois. Sur ce point, la Colline-aux-Vierges ne se distinguait pas des autres villages. On y parlait toujours à voix basse d'une certaine maison, dont on invitait les habitants aux baptêmes avec l'espérance qu'ils ne viendraient pas. Rozela était précisément d'une telle maison.

Ainsi vivaient-elles toutes les deux dans la dernière chaumière, la plus misérable, jusqu'au jour où l'auto d'Abram Groniowski tomba en panne. Abram vint s'enquérir chez elles d'un morceau de fil de fer pour rattacher le levier à la boîte de vitesses. Or il neigeait et la lumière bleutée, diffuse, caressante, qui s'élevait entre la surface de l'étang et le versant de la colline, fit que la maison, la cuisine, Rozela pouvaient paraître magiques, mystérieuses. Il demanda du fil de fer, resta pour le thé. Il dit quelque chose à propos du ravissant prénom de la demoiselle et de l'étrange appellation du village : Dziewcza Góra, la Colline-aux-Vierges, après quoi il demanda à Rozela si elle avait des rêves. Elle répondit qu'en aucun cas il ne fallait avoir des rêves, parce qu'on pouvait y découvrir trop de choses, et que rien n'était plus terrible que d'en savoir trop. Elle avait la voix légèrement rauque, et un peu cassante, comme si elle essayait de la rendre plus forte. Il crut qu'elle se moquait de lui.

Il lui dit qu'elle était comme les demoiselles de Kraszewski¹ – qui que puisse être ce Kraszewski – totalement différente des citadines à talons hauts qui trottaient vers leurs bureaux, martelaient le clavier de leur machine à écrire en attendant d'épouser, avec un peu de chance, monsieur le directeur, et qui regagnaient leur petite chambre, dans des immeubles avec latrines récurées au rez-de-chaussée. Il ajouta encore quelque chose sur les animaux qui naissent et meurent, en vérité, mais Rozela ne comprenait pas de quoi il parlait exactement. Ensuite, en la regardant droit dans les yeux et en baissant juste un peu le regard sur sa poitrine, il déclara qu'ils ne seraient pas le premier couple de la sorte, si elle l'épousait.

Rozela, fille illégitime d'Otylia, ne pensait pas se marier un jour, en dépit de son corps puissant, de ses jolies épaules et de ses larges hanches, en dépit de son beau derrière et de ses cuisses galbées comme celles d'une jument. Elle avait très bien compris : ç'aurait pu être n'importe quelle autre jeune fille, mais puisque ce monsieur voulait lui prêter serment devant l'autel, telle était la volonté divine. Le fiancé de sa mère l'avait abandonnée avant le mariage, alors que Rozela se trouvait déjà dans le ventre maternel, eh bien ! que pourrait-il lui arriver de pire ? Dès ce même hiver, vêtue d'une jupe bleu marine et d'un corsage brodé de fil de soie bleue (dont toute une grosse bobine lui avait été apportée par son futur époux, lequel s'étonna qu'elle n'ait pas eu le temps de broder avec une robe entière), elle se tint dans l'église de Chmielno et, tout simplement, prononça un : « oui », scellé par la miséricorde de Dieu.

Le lendemain, après avoir patienté avec tact pour ne pas gâcher la noce, Otylia s'éteignit. Elle était allée se coucher et ne s'était plus réveillée. Lorsqu'on l'enterra trois jours plus tard dans le petit cimetière attenant à l'église de Chmielno, Rozela n'était pas accompagnée de son mari, parti conquérir le sommet d'une nouvelle colline. En donnant naissance, neuf mois plus tard, à sa première fille, Rozela souffrit beaucoup. La deuxième et la troisième, conçues dans les rares moments où

1. Józef Ignacy Kraszewski : journaliste, activiste et écrivain polonais très prolifique du XIX^e siècle, issu de la petite noblesse terrienne. Certaines de ses œuvres ont été traduites en français.

son mari était présent, elle les mit au monde en son absence également. Mû par une espèce d'instinct, Abram surgissait toujours à temps pour leur donner un prénom : simple et régional, cachoube.

Alors que Gerta était déjà de ce monde, il devint pêcheur et navigua deux années durant sur la Baltique ; il l'assurait chaque fois que, si un jour il ne revenait pas, quelqu'un se présenterait et réglerait les choses. De nouveau il disparaissait, de nouveau il surgissait au village de la Colline-aux-Vierges. Il s'asseyait sur le puits, immobile, parlait d'un homme nommé Siddhartha et proclamait la même chose que Dieu : « Je suis qui je suis. » Il essaya d'élever des chevaux, dans le champ derrière la maison, mais se lassa rapidement. Il installa un rucher ; les abeilles, cependant, se déplacèrent sur les arbres environnants. Et ils vécurent ainsi tous deux, en se croisant, huit années durant, jusqu'à ce qu'Abram, alors maçon salarié, tombe d'un échafaudage.

L'homme qui vint pour la question des indemnités demanda si Rozela avait vraiment l'intention de construire une maison toute seule. Et pourquoi pas ? Le lendemain de l'enterrement, elle déposa ses filles au village, chez des voisins, et se rendit à Kartuzy, à la recherche de maçons. Elle en était, à l'époque, à sa quatrième grossesse, mais Dieu, dans sa miséricorde, avait fait le calcul de ses forces, visiblement : l'enfant se retira, la maison s'éleva. Rozela se réconcilia avec son mari. Même les poignées en cuivre et les carreaux à trois couleurs des fenêtres, elle les commanda exactement selon ce qu'il avait prévu. Pour parachever son œuvre, elle suspendit au lustre de la pièce principale les fleurs artificielles en polymère (éternelles, d'après ce qu'on dit) que les ingénieurs de Gdynia avaient envoyées à Abram pour son dernier voyage.

Sept ans avant la guerre, en ce mois de décembre exceptionnellement froid, la maison était achevée. Trois fillettes étaient assises en rang sur le lit, tandis que quatre hommes, venus de Gdynia, directement du chantier, transportaient les meubles à l'intérieur. Des meubles tout neufs, à l'exception du lit matrimonial où Abram et elle avaient conçu leurs filles ; il n'était pourtant pas question de sentiment. Rozela avait bien trop de considération pour les objets pour acheter un lit plus d'une fois dans sa vie.

Les dix années suivantes s'écoulèrent, tranquilles et prospères. Rozela envoya ses filles à l'école polonaise, à Kartuzy, puis au gymnase. Durant la saison des travaux des champs, les filles allaient aux fraises ou aux patates, mais toujours, comme leur mère, avec des nœuds de rubans dans leurs cheveux tressés.

Pendant la guerre, Rozela confectionna des doubles-rideaux très épais. Ils furent suspendus du côté de la colline. Quand les troupes traversèrent le village, il manquait une fille à la maison. Rozela passa l'été et l'automne suivants près de la fenêtre, à guetter Truda.

Étonnamment, ce jour de décembre, elle n'entendit pas sa fille approcher. D'abord, elle avait senti la puanteur : avant qu'elle ne tourne les yeux vers la porte, une odeur désagréable de mâle était entrée. Une odeur qu'elle connaissait, une odeur dont chaque cellule de son nez, chaque pore de sa peau se souvenait. Ce n'était pas tant Rozela que son propre corps qui voulait fuir cette odeur. Truda, tant attendue, se présentait avec un homme. Pour sa mère, elle était invisible. Rozela ne voyait que lui. L'homme déclara : « Eh bien, nous voilà ! », et il fit trois pas dans sa direction. Truda, debout derrière lui, disait quelque chose à sa mère, mais pour Rozela seule existait cette terrible odeur masculine. Peut-être, s'ils lui avaient laissé le temps ? Le feu crépitait dans le poêle tandis que Rozela semblait se pétrifier.

Soudain, elle se mit à hurler : « Dehors ! Dehors ! Décampe ! Fiche le camp ! » Elle criait avec toute la fureur dont elle était capable, en jetant vers l'homme tout ce qui lui tombait sous la main. Ils se tenaient là, debout. Tantôt se regardant, tantôt regardant la mère. Rozela contraignit son corps à s'apaiser et, époussetant sa jupe dans un geste qui pouvait passer pour machinal, elle dit : « Hors de ma maison ! » Sa fille n'épouserait pas un Allemand. Il faudrait lui passer sur le corps.

L'homme sortit. Truda se précipita à sa suite, ses sœurs lui emboîtèrent le pas.

Rozela rajouta du bois dans le fourneau. Mit une marmite d'eau à chauffer. Forma à la main des boulettes à base de farine de pommes de terre. Peut-être bien que cette bûche qui crépitait dans le poêle en carreaux blancs n'était pas réelle, tout comme cette visite ? Son corps sentait toujours cette puanteur, son corps se souvenait du temps qu'il fallait au galet

d'un fer à repasser pour chauffer sur le feu. Il en fallait du temps, beaucoup de temps, vraiment. Son sang, que naguère la peur avait figé, se remittra à couler, sa peau deviendra plus sensible encore, et délicate. Lorsque les Russes avaient surgi, en ce jour de mars, ces six ou sept Russes, ou peut-être six milliards, le métal rougissait lentement sur le fourneau. D'abord ils la prirent, la violèrent chacun à son tour, et, pour finir, appliquèrent sur son ventre le fer brûlant.

Ils voulaient de l'argent. Ils déchirèrent le Kraszewski d'Abram, imprimé sur du papier de qualité dont ils se servirent pour rouler des cigarettes, qu'ils éteignaient ensuite sur sa peau. Ils n'arrêtaient pas de demander : « Où ? » Elle ne pouvait pourtant pas leur donner ce qu'elle ne possédait pas. Cela dura mille ans, ou peut-être quelques jours, jusqu'à ce que la petite, la toute maigre Truda fasse son apparition. Plusieurs soldats la faisaient avancer du bout de leurs fusils. Elle pleurait, et ses nattes remuaient de chaque côté de sa tête. « Truda ? ! Non ! Tout, mais pas elle ! Laissez ma Truda ! » Rozela vomit droit sur le pantalon d'un soldat blond. Cela le rendit furieux et il commença à la frapper au visage, à la rouer de coups de poing et de coups de pied. Quelques heures encore s'écoulèrent, ou peut-être quelques jours, avant qu'elle ne se lève. Ah ! la tête ! Ce ne pouvait pas être Truda ! Il n'y avait peut-être eu aucune petite fille, en fin de compte ?

Peut-être même qu'il ne s'était rien passé ? Elle aurait vraiment pu le croire, n'eût été la marque du fer. Une blessure ouverte, sanglante, charnue, que Rozela ne voulait tellement pas voir qu'elle la recouvrit aussitôt de deux jupes.

Quand et comment s'était-elle rendue dans le champ ? Elle ne s'en souvenait plus. Elle constata simplement que la terre meuble était détremnée par la neige. Les premières herbes commençaient à percer. Le vent. Le ciel. Elle secoua son tablier, l'épousseta, et se passa la main dans les cheveux pour les recoiffer. Ils lui restèrent entre les doigts. Elle les saisit de nouveau. Cette fois encore, elle sentit une touffe dans la main. Elle vit que le vent attrapait ces cheveux, noirs, doux, ternis, et les emportait au loin, elle les vit s'envoler par-dessus les champs et disparaître. Ils s'envolèrent tous. Rozela rentra chez elle et se mit un foulard sur la tête.

PRINTEMPS

Rozela

Ce qui s'était passé avant n'avait plus aucune importance, vraiment. Les abeilles, dont l'essaim avait voleté en vain tout le temps de la guerre, finirent par trouver une branche bien grosse, bien solide. Le pommier donna les premiers fruits de toute son existence, verts et surs, et il attendait que l'on s'occupe enfin de lui. Le versant de la colline, où des dizaines de tués gisaient naguère en rang d'oignons, était jonché à présent de pissenlits que l'on pouvait arracher par kilos, faire cuire en y ajoutant du sucre pour obtenir finalement un épais sirop médicinal que l'on mettrait en bocaux. Dispersées un peu partout, les tombes étaient envahies de trèfle et, sous l'épaisse couche de verdure, on ne voyait presque plus leur forme oblongue. Dans les ruines des maisons, des orties commencèrent à pousser.

Après cinq ans de guerre, le temps était venu de rendre à la vie toute sa place. Badigeonner le pommier à la chaux, afin d'en éliminer les insectes, réparer la clôture, dégager et tailler les groseilliers, nettoyer le puits ; ça, c'était le plus important. Sitôt la neige fondue, au moyen d'un long bâton muni d'un crochet métallique, Truda et Gerta retirèrent de l'eau tout le fatras qui avait été jeté à l'intérieur. Juste sous la fenêtre de la cuisine, elles alignèrent dans un ordre parfait les bouteilles,

elles en comptèrent jusqu'à trente-six ; les boîtes de conserve vides (du hachis de porc, mais avec un aigle sur l'étiquette), dix-huit ; des chaussures, des chiffons, des gamelles, du verre cassé ; deux ceintures militaires nouées autour d'un chat mort – par chance, la carcasse était restée suspendue bien au-dessus de la surface de l'eau, sur un morceau de tôle ; un étui à pistolet, deux semelles. Des pantalons d'homme, moisis.

Les bouteilles furent mises de côté. Rozela pensa un moment à sauver de leur exécution les conserves que ses filles avaient décidé de brûler : ce genre de boîte en fer-blanc était pratique pour faire germer les plants de groseilliers, ou pour faire fondre les petits morceaux de savon en de nouveaux pains. Elle abandonna l'idée. Peu après, elle vit Gerta les retirer du feu, une à une, avec un bâton.

Ses filles avaient préparé le feu à l'endroit même choisi par les soldats russes pour leur feu de camp, lequel avait laissé une marque de sable calciné au beau milieu de la cour. Tel un sceau. Truda, pour l'allumer, s'était servie d'allumettes imprégnées. Elles les avaient obtenues d'un commis voyageur qui faisait commerce des choses les plus indispensables en cette période ; on l'appelait le Gitan, sans égard pour ses cheveux clairs. Fort, large d'épaules, une peau blanche comme Rozela n'en avait jamais vu chez personne, la barbe un peu roussâtre, le Gitan était déjà venu deux fois se présenter chez elles.

Aux allumettes, il avait ajouté un chiot. Il précisa que c'était une sacrée race. Un berger du Caucase, pour ainsi dire. Rozela voulait un animal qui soit le plus menaçant possible, pour surveiller la maison, mais un chien russe, non, elle n'en voulait pas. « Mais c'est un chien polonais », expliquait le Gitan roux, prêt à se vexer. Pendant ce temps, Truda avait pris le chien sur ses genoux, la petite boule duveteuse se mit à frissonner de peur. Alors, Truda commença sa comédie habituelle : le chiot n'avait pas à s'inquiéter, il allait rester chez elles, et Truda ne permettrait pas qu'on lui fasse de mal. Et tout cela, elle le disait d'une voix chevrotante, en secouant ses cheveux et en se tordant les mains.

Le Gitan roux, qui continuait de répéter obstinément que c'était un chien très menaçant, compléta le lot avec une chaîne longue de trois mètres, tout en soulignant que la moitié suffirait. Mais Truda roulait toujours des yeux. Alors, il se mit

aussitôt à leur construire une niche, avec les plaques en tôle éparpillées dans le champ derrière la maison, qui avaient dû faire partie d'une machine volante. Durant les quelques jours qui suivirent, jusqu'à ce qu'elle s'en lasse, Truda, dès son réveil, courait voir le chien ; Rozela la suivait d'un pas rapide, énergique, pour rappeler à sa fille qu'il y avait encore beaucoup à faire dans la maison.

Le temps manquait pour remettre en ordre toutes les choses. Le plancher, par exemple. La guerre avait eu des effets curieux sur lui. Tiens, ici, ils avaient marché en traînant leurs semelles noires. Ils avaient rapporté de la terre, de la boue, qui avait séché sur les semelles, et après, mélangée à Dieu sait quoi, elle s'était incrustée dans les planches. Ceux qui lui avaient brûlé le ventre avec le fer à repasser avaient des chaussures garnies de métal. Sur les planches, patinées des années durant avec une brosse à chiendent, il était resté dix-sept marques, grandes et profondes. Qui formaient une espèce de carte.

Et puis du sang, aussi, était resté sur le plancher. Son sang à elle. Le plus difficile à nettoyer. Tiens, il avait jailli ici, près de la cuisine, quand les Russes étaient partis. Rozela était en train de couper des carottes avec son petit couteau, usé par des années de loyaux services, quand toute cette crasse, cette misère, toute cette abjection, avait ruisselé sur le sol – et plus moyen de l'effacer désormais.

En lessivant les taches du plancher pour la deuxième fois, Rozela était arrivée jusqu'à la trappe de la cave, et elle songea qu'elle devrait aller y jeter un coup d'œil aussi, un jour. C'était solidement fait. Au milieu de la cuisine, le charpentier – marqué, sans doute, par les expériences de la première guerre – avait installé une trappe qu'on remarquait à peine. L'espace sous le plancher était étroit, davantage encore que dans le souvenir de Rozela. Un adulte n'aurait pu y tenir debout. Ainsi, ces deux Français qui avaient surgi au milieu de la guerre n'avaient sans doute pas pu s'y tenir autrement qu'accroupis. Même s'ils étaient menus – du moins lui avait-il semblé, car ils la regardaient comme des enfants. Traqués, sales, maigres. Ils disaient qu'ils s'étaient échappés d'un train en route vers les camps.

Un jour, elle avait ouvert la trappe pour leur donner un peu de kacha avec de la sauce ; ils étaient allongés en bas,

enlacés. Leurs corps nus, chauds, dépassaient de sous la couverture. Ils furent troublés davantage encore que Rozela. Et, le crépuscule à peine tombé, ils s'en allèrent. Bien qu'elle ait vu leur peur, elle fut soulagée en refermant la porte derrière eux. Les Allemands ne lui auraient pas demandé pourquoi elle avait gardé deux Français chez elle et qui ils étaient. Après les avoir tous alignés contre le mur, ils les auraient arrosés des balles de leurs fusils comme avec un tuyau.

Avant de fuir sa maison, les Français l'avaient observée fixement, à croire qu'elle avait fait quelque chose de mal. Sans doute la femme aux cheveux noirs qui, bien avant les Français, était venue avec une petite fille, l'avait-elle dévisagée pareillement. Mais cette femme-là, Rozela n'avait pas osé la regarder dans les yeux. Un des Français, en partant, donna du poing contre le chambranle de la porte. Un filet de sang était ensuite resté sur le plancher, incrusté sur le seuil. La femme avec l'enfant était partie très vite et sans un mot. Sans laisser de trace.

À présent était venu le temps de tout sortir de la maison, de tout nettoyer, y compris la cave. Il fallait battre la paille, qui sentait encore les Français, laver la couverture sous laquelle elle les avait surpris, car elle pouvait encore être utile. Rozela la prit du bout des doigts. Un moment, elle crut qu'elle allait tomber, mais où aurait-elle pu tomber dans la cave ? Et si la trappe se refermait ? Allez, respirer ! Oui, il fallait respirer, tout simplement. Ne pas s'évanouir.

En frottant les murs de la cave avec un chiffon humide, elle découvrit une inscription : *Veni Sancte Spiritus*¹, profondément gravée dans la brique, allez savoir par qui, et une autre un peu plus bas, d'une écriture différente : *Spiritus flat ubi vult*². Quoique cela puisse signifier, elle se dit qu'un spiritueux ferait du bien à sa blessure toujours purulente sur le ventre. Négligée, appauvrie par la guerre, la maison aussi avait besoin d'argent, et qu'est-ce qui se vendait mieux que la vodka ? On pourrait acheter de nouveaux semis pour le jardin, un peu de linge de maison, car les Russes avaient tout emporté. Quelques vêtements peut-être ? Ou un cochon ? Comment c'était déjà ? La bataille de Grunwald, 1410 : 1 kg de sucre, 4 l d'eau, 10 dag

1. « Viens, Esprit saint. »

2. « L'Esprit souffle où il veut. »

de levure. Oui, mais où trouverait-elle du sucre ? Elle vit par la fenêtre de la cuisine le Gitan roux qui aidait Gerta et Truda à rapporter du sable depuis l'étang. Elle les vit recouvrir le feu de camp, ainsi que cette satanée surface brûlée, noire, d'un épais sable jaune – un sable frais, froid, qui sentait encore le varech. Sans plus de chichis, elle demanda au commis voyageur si, lorsqu'il reviendrait, il pouvait lui rapporter du sucre. Non, pas un paquet. Un grand sac plutôt.

Truda

Les semaines passaient, et toujours aucune lettre. Truda essayait de se rassurer : c'était trop tôt, la poste ne fonctionnait pas encore, il se passait trop de choses dans ce fameux Berlin. Jakob se cachait peut-être ? Le drapeau à svastika flottait encore sur le Reichstag quand il l'avait raccompagnée, munie de faux papiers.

Elle s'efforçait, elle aussi, de rendre à la maison sa vie d'avant. Elle fouilla dans les affaires de son père et descendit du grenier les quelques livres de Kraszewski qui n'étaient pas partis en fumée pendant la guerre. Des livres magnifiques, reliés en cuir. Elle leur fit de la place sur une petite étagère qui, par chance, n'avait pas été brûlée, au temps de la présence des soldats, mais d'où avait disparu la porcelaine bleue. Elle avait retrouvé là-haut un fauteuil – monté au grenier il y a fort longtemps, parce qu'un chat errant avait fait pipi dessus – et elle l'avait descendu toute seule, marche après marche, en s'aidant de son dos. Le reste du si bel ensemble, un canapé et un second fauteuil, avait été tailladé et troué par des cigarettes. Avec les anciennes tentures peluchées qui avaient masqué la vue sur la colline tout le temps de la guerre, Truda cousit des housses, se piquant tous les doigts avec l'aiguille.

Elle sema des pois, en plaçant par avance des tuteurs. Elle passa le pommier à la chaux, retourna la terre pour cinq nouveaux carrés de légumes dans le jardin, découvrit avec surprise que des tomates sauvages y avaient poussé, lesquelles furent aussitôt pourvues d'autres tuteurs. Elle badigeonna en blanc tous les murs ; la maison s'illumina. Mais pendant qu'elle peignait, elle reçut des éclaboussures de chaux dans les yeux. À demi aveugle, elle voyait le monde à travers deux fentes étroites et se sentait à l'image de ce chien qui agonise, captif,

au bout d'une corde, dont la bave, de plus en plus épaisse, coule de sa gueule et qui finit décharné, tel un vieux sac d'os desséché. Jakob voudrait-il toujours d'elle ainsi, s'il revenait ? « Truda n'épousera pas un Allemand. » Le quai, le train... Terminé.

Elle répondait en pensée à Jakob, à sa lettre qui ne venait pas. Elle lui parlait de ses yeux, de la chaux, de ses doigts piqués, lui disait que Berlin avait sans doute reverdi au printemps. Persuadée, bien qu'elle ne connaisse pas son adresse, que Jakob devait habiter à Berlin. Et elle s'occupait avec d'autant plus d'entrain de la maison. Agitait avec d'autant plus de passion ses pinceaux, sans regarder où tombaient les gouttes. Se montrait d'autant plus impitoyable envers le chien-dent, arraché sur des mètres et des mètres, comme si elle traquait le véritable mal et non des mauvaises herbes.

Elle interdisait obstinément que l'on débarrasse la table des fleurs apportées par son fiancé. Les roses resteraient là. Jusqu'à ce que les pétales tombent et que l'eau s'évapore. Ne subsistèrent que les tiges. Enfin, Truda enveloppa le tout dans du papier journal et le rangea dans l'armoire, ne laissant personne y toucher.

Gerta

Truda avait dit qu'elle repeindrait les murs. Mais où trouver de la chaux ? Sur son vélo qui, par miracle, avait survécu à la guerre, caché sous un amas de branches, Gerta parcourut tout le village en demandant si quelqu'un n'aurait pas de la chaux, et ne lui en vendrait pas.

Elle avait décidé d'échanger la chaux contre du miel. Jamais jusqu'à présent elle n'avait rien recueilli auprès des abeilles, mais elle s'était toujours montrée douée pour grimper aux arbres. L'essaim qui appartenait autrefois à son père, devenu sauvage après avoir abandonné sa ruche, vivait sur un vieux saule. Gerta empoigna l'échelle de la maison et, enveloppée dans un rideau, enfuma l'arbre avec une bûche incandescente. La fumée abrutit les insectes. Gerta manqua de se brûler elle-même au passage. La main dans un épais gant en caoutchouc, elle préleva le nid entier. Ayant compris où leur miel avait été emporté, les terribles abeilles voletèrent autour de la maison durant plusieurs jours encore, piquant douloureusement

Rozela, chacune des sœurs, les passants, sans oublier les animaux. Lorsque Gerta réussit à séparer le miel de la cire, elle en obtint une jarre entière.

Aux voisins qui lui demandaient si cela signifiait qu'elle était capable de s'occuper des abeilles, Gerta disait que non, pas du tout, que c'était un commis voyageur, tombé amoureux de Truda, qui leur avait apporté du miel.

En faisant le tour des maisons, elle vit que les hommes revenus de la guerre étaient traités comme des saints par les femmes ; ils restaient attablés tandis qu'elles s'affairaient toutes, entre leurs fourneaux et leur garde-manger, qu'elles cousaient, reprisaient, pétrissaient. Toutes demandaient des nouvelles de Truda et de son Allemand. Et Gerta mentait, en rougissant.

Ilda

De la cave au grenier, le ménage allait bon train. Les sœurs avaient beaucoup de pain sur la planche, car leur maison était plus grande que les autres chaumières, construites en bois, de la Colline-aux-Vierges. Elle se distinguait par ses entrées, l'une principale, qui donnait sur la route et à laquelle conduisait un petit jardin planté de roses, et l'autre, à l'arrière, avec même un petit porche, depuis lequel on voyait l'étang. Les ouvertures étaient également plus grandes et plus élégantes que dans les chaumières de la Colline. Sur le devant, la porte était vitrée, très haute, décorée de petits carreaux de différentes couleurs. Comme les trois pièces et la cuisine communiquaient, on pouvait se poursuivre en courant dans toute la maison.

La pièce à la porte vitrée était la plus élégante. Rozela y avait installé une bibliothèque en noyer, une petite étagère et un divan de peluche rouge, recouvert maintenant d'un tissu sombre ordinaire, car le revêtement d'origine avait été lacéré et brûlé. Au milieu trônait une table en noyer, du même bois que la bibliothèque. Un napperon frais et propre était toujours placé dessus. Dans le temps, sous la table se trouvait un tapis, mais il avait été brûlé au milieu de la cour pendant la guerre et n'avait pas été remplacé. La porte qui donnait sur cette pièce restait toujours fermée.

En face, la modeste chambre qui revenait à Rozela, avec sa table simple, ordinaire, au-dessus de laquelle étaient

suspendues les fleurs en polymère ; une grande armoire en chêne, et le lit, tailladé à coups de hache. Ensuite, la cuisine. Au sol, du plancher, un poêle blanc avec des plaques noires, au-dessus duquel il y avait toujours quelque chose qui séchait, et un buffet où, dans un ordre parfait, Rozela conservait des boîtes de différentes formes, des pots contenant de la farine, de la kacha, du sucre, du sel et des herbes. La cuisine aussi avait sa table, toute simple, en bois, placée près de la fenêtre d'où s'étendait la vue sur le jardin et l'étang. Près de la table, un support métallique pour la cuvette d'eau. Avec toujours un seau d'eau fraîche posé à côté. En face de la cuisine, c'était la chambre des filles. Peu lumineuse, car la fenêtre n'était pas grande et se trouvait en partie assombrie par le porche, et petite, car la pièce de devant s'était étalée dans la maison comme une reine. Il ne restait plus beaucoup de place pour cette chambre. Les trois lits en bois y tenaient à peine.

Toutes les pièces avaient été peintes en blanc, ce qui suscitait l'étonnement, à la Colline-aux-Vierges, car enfin, les murs d'une cuisine devaient être peints en bleu ciel, c'était connu, d'autant que, dans les manoirs, il était d'usage d'employer la couleur, et la maison de Rozela ressemblait davantage à un petit manoir qu'à une chaumière. Rozela considérait pour sa part que, puisque sa mère avait vécu toute sa vie entre des murs blancs, il devait en être de même pour elle aussi.

À présent, toutes les peintures allaient être rafraîchies. Il fallait recouvrir la poussière, les taches sombres qui s'étaient accumulées autour des poêles, et, çà et là, les projections de nourriture, l'eau qui avait pénétré par les fenêtres, les mouches écrasées, les traces des bêtes venues du jardin ou de la forêt et qui s'étaient aventurées dans la maison. Les traces des chaussures d'homme. Le sang.

Lorsque Ilda avait repoussé les meubles, avant d'entamer la peinture dans la pièce principale, elle avait trouvé une boîte derrière la petite étagère. Une boîte en bois, habillée de cuir couleur bleu de cobalt, une boîte que tout le monde pensait disparue pendant la guerre – le dernier souvenir de leur grand-mère Otylia. Ni Ilda ni aucune de ses sœurs ne pouvait se souvenir de leur grand-mère, mais elles savaient qu'Otylia,

avant la première guerre encore, quand elle avait servi au manoir, s'occupait des enfants. Incapable de les tenir, ne trouvant aucun moyen de ramener à la raison la progéniture de ses maîtres, tantôt elle égarait un objet, tantôt elle en cassait un. Un jour, se prenant les pieds dans le bric-à-brac des enfants, elle tomba, un pot de lait à la main, et abîma le tapis : un beau tapis et qui coûtait très cher, rapporté d'Extrême-Orient. Elle fut congédiée. Lors de son départ, elle reçut une jolie boîte. La pauvre Otylia ne cessa jamais de rougir d'avoir été si maladroite, tellement nigaude qu'elle avait enterré elle-même ses espoirs d'une vie meilleure au manoir en renversant un pot de lait sur un tapis. C'était sa faute. À elle seule, une fille de rien du tout.

Ses espoirs furent enterrés une seconde fois, et définitivement, lorsque, vêtue de sa robe de mariée, elle attendit en vain son fiancé à l'église de Chmielno. La boîte bleu de cobalt avec laquelle elle rentra chez elle pour donner naissance à une Rozela illégitime – au désespoir de sa mère et de son beau-père – comportait initialement sur le dessous une petite étiquette où il était écrit, en français, *L'Amour*. Avec le temps, cependant, l'inscription s'effaça. À l'intérieur de la boîte, Ilda trouva un bouton avec une perle qu'on aurait dit véritable. Elle demanda à sa mère d'où venait cette perle et si elle appartenait aussi à leur grand-mère Otylia, mais sa mère lui ordonna de remettre immédiatement le bouton à sa place. En voyant la perle, Truda – qui ne serait pas Truda, autrement – s'en saisit aussitôt, mordit dedans, la rayant un peu, et déclara que la perle était à elle. Stupéfaites par son avidité, ni Ilda ni Gerta n'eurent le courage de se chamailler avec leur sœur.

Truda

Après les quelques premières semaines pendant lesquelles elle avait travaillé d'arrache-pied, s'abîmant les mains jusqu'au sang, Truda tomba dans un autre extrême. Elle était à présent à l'image de ces jeunes femmes dépendantes à l'éther, qu'elle avait connues à l'usine. Elle ne pouvait plus dormir, plus manger, elle ne savait pas même comment elle survivrait au lendemain.

Elle fuyait ses sœurs, sa mère, le monde entier, elle se réfugiait au grenier et ne rêvait que d'une chose : que l'on

n'attende plus rien d'elle. Truda enfila la perle sur un cordon, la dissimula sous sa blouse et ne s'en sépara plus. Elle voyait en rêve s'enflammer ses cheveux, qui à leur tour enflammaient la forêt et les flancs de la colline, elle perdait la perle, des gens tentaient de lui voler ce trésor. Mais chaque matin, lorsque Truda, dès son réveil, vérifiait que la perle était bien là, elle y était toujours. Pour s'amuser, pour ne pas trop penser, elle commença à jouer avec le pendentif comme avec un pendule. Et plus elle regardait le bouton qui oscillait lentement, régulièrement, avec une amplitude croissante, et plus les souvenirs remontaient à sa mémoire. Berlin et la poussière de l'abri détruit, le rythme avec lequel elle tambourinait contre la porte. Le rythme de l'eau glacée qui l'avait trempée à la gare. Et enfin Jakob et la poussée rythmique de son corps. Lorsqu'ils se jetaient l'un sur l'autre comme deux cabots en roulant d'un bord à l'autre du wagon.

Et elle avait la sensation d'être avec lui de nouveau, elle sentait chaque centimètre de sa peau frémir d'un immense appétit de vivre, comme une meute de chiens tenus en laisse. Elle sentait circuler son sang. Battre son pouls. En imagination, elle voyait, seconde après seconde, le corps puissant de Jakob l'écraser. Et elle revivait. Enfermée dans le grenier, de nouveau elle possédait un corps, comme des milliers de chiens qui auraient reniflé la présence de la vie, des chiens de la campagne, des chiens de garde qui se mettent à baver à la vue d'une chienne et qui remuent la queue. Les pulsations de son sang étouffaient toute autre pensée.

Ensuite, au moment où elle sentait l'immensité de sa faute, où elle ravalait la honte inscrite pour des générations et qu'elle sortait la main de sa culotte, il ne restait plus rien que le néant, un énorme vide. « Épouser un Allemand ? Il faudrait passer sur le corps de ta mère ! »

Gerta

Convaincue d'être, de toutes les sœurs, celle qui s'impliquait le plus, Gerta souffrait. Elle regardait sa mère suivre Truda pas à pas. Sa sœur cadette restait mystérieusement silencieuse ? Sa mère l'observait par-dessus son épaule. Truda disparaissait au grenier ? Sa mère rôdait autour de l'escalier. Sa sœur s'asseyait devant le miroir en se frappant la figure ou tirait sur

ses cheveux avec la brosse en pleurant parce qu'ils étaient trop fins ? La mère croyait à toutes ses comédies, elle la consolait et réfléchissait au moyen de l'aider. Lorsqu'elle-même, Gerta, se plaignait de l'état de sa propre natte, sa mère la rabrouait : « C'est que des cheveux ! Du souci et rien d'autre. Toutes les saintes ont leurs cheveux rasés sous leur voile. »

Un jour, après avoir vu Truda s'arracher les cheveux avec la brosse, la mère cassa des œufs dans une assiette, puis, d'un geste machinal et désinvolte, fit venir ses trois filles pour les coiffer. Elle les installa sur son propre lit, comme si elles étaient toujours des petites filles, comme dans leur enfance lorsqu'elle prenait une grosse brosse aux picots métalliques et, sans aucune pitié pour leurs souffrances, leur étrillait le cuir chevelu jusqu'au sang. Quoi, ça fait mal ? Eh bien ! il valait mieux qu'elles s'habituent, leur répondait-elle. Croyaient-elles qu'elles n'auraient pas à souffrir quand elles mettraient un enfant au monde ? Et au moment où on leur ferait cet enfant, hein ? Et que ça ne faisait pas mal de supporter ces hommes qui revenaient d'on ne sait où et qui, après, toutes les nuits, réglait leurs comptes avec Dieu sait qui ? Allons, mesdemoiselles – elle terminait toujours par la même phrase –, la question est bien là justement, c'est que ça doit faire mal, et il est de votre devoir de le supporter.

Gerta avait donc patiemment supporté ces tortures de l'enfance, avec le sentiment qu'il s'agissait d'une sorte d'adoucissement pour devenir une femme. Tous les matins, après avoir nourri les animaux et balayé la cour, elle était la seule des trois sœurs à se prêter sans protester au rituel du brossage. Truda se sauvait, ou bien regardait sa mère dans les yeux le plus mielleusement possible. Ilda se mettait à hurler pour elles toutes, sitôt que sa mère approchait. Gerta seule soumettait sa tête en songeant combien ses sœurs étaient misérables, peu résistantes, minables.

Pourtant, ce que Gerta avait enduré difficilement dans son enfance la réjouissait aujourd'hui. Leur forte mère qui, d'un seul geste, les asseyait toutes les trois sur le lit et leur enduisait la tête de jaune d'œuf mélangé à de l'huile de ricin : qu'espérer de mieux ? Quand les Russes étaient arrivés, leur mère était si frêle ! Des quelques jours que Gerta avait passés sous le plancher, elle avait tout oublié, sauf cette fragilité de sa mère.

Combien de voix d'hommes avait-elle entendues là-haut ? Elle ne s'en souvenait pas. Que faisaient-ils à la cuisine ? Y étaient-ils restés longtemps ? Elle ne s'en souvenait pas. Elle ne s'en souvenait pas, alors que, cachée par sa mère à la cave, elle avait pourtant écouté attentivement chaque pas, qu'elle avait jaugé, évalué. Combien de temps était-elle restée coincée là-dessous ? Avait-elle mangé quelque chose ? Urinait-elle quelque part ? Sans doute, oui. Avait-elle bu quelque chose ? Peut-être de cette bouteille qu'elle avait trouvée ? Buvait-elle son pipi ? Il devait y faire très froid, certainement, dans cette cave, puisque même aujourd'hui, dans la douceur du printemps, un courant d'air frais soufflait d'en bas dès qu'on ouvrait la trappe. Mais Gerta se rappelait seulement s'être mouillée de peur. De peur, pas de froid. Combien de temps avait passé avant que l'urine ne s'écoule le long de ses jambes, cela, elle l'ignorait. Elle avait ressenti une étrange chaleur et elle eut peur comme jamais encore auparavant.

Là-haut, on entendait des bousculades et des cris, on entendait les planches ployer, craquer, couiner telles des souris. L'urine s'était déjà écoulée lorsque la trappe avait été heurtée par quelque chose. Au-dessus, sa mère tour à tour vagissait comme une enfant ou bêlait comme une chèvre, mais Gerta ne pensait pas à sa mère, elle se disait seulement : Pourvu que la trappe ne s'ouvre pas. Elle concentrait toute sa volonté pour la maintenir immobile. Je donnerais tout, songeait-elle, pourvu qu'ils ne descendent pas jusqu'ici. Lorsque sa mère s'était mise à hurler là-haut, Gerta n'avait qu'une pensée en tête : Ça suffit, ferme ta bouche, ne crie pas, ne crie pas, sinon je vais me mettre à crier, moi aussi. Et alors ils me trouveront, moi aussi. Elle n'entendait plus rien d'autre que le tremblement cadencé de la trappe, le grincement des poutres, les claquements et les gémissements du plancher en bois. Elle sentait qu'elle n'était pas à la hauteur.

Elle ne se souvenait plus à quel moment elle était sortie de la cave. Pendant très longtemps, il ne s'était plus rien passé, pas un bruit au-dessus d'elle, le calme, le silence. En ouvrant la trappe, elle découvrit une pagaille effroyable : les meubles renversés, en partie brûlés, des assiettes cassées. Sa mère n'était pas là. Elle la trouva finalement dans les champs, derrière les mirabelliers, dans sa même robe de flanelle bleue, toute

déchirée à présent. Sa mère lui demanda seulement : « Où est Truda ? »

Truda ! Truda était saine et sauve. Le pire, c'est qu'elle avait survécu à Berlin pour en revenir avec son fameux *geliebten Verlobten*, pour leur apporter la honte à toutes. Maintenant, non seulement leur pauvre mère devait relever seule la maison après la guerre, mais il fallait encore qu'elle tremble pour Truda.

La fille aînée tentait d'être serviable et chaleureuse pour trois. Elle allait jeter un coup d'œil à la cave où sa mère se tenait courbée et, avec une patience de moine, ajustait des tubes d'alambic pour la production de vodka. Gerta se montrait d'autant plus diligente qu'un courant d'air froid terrible soufflait d'en bas.

Ilda

Gerta suivait sa mère comme un chien. Et lorsque celle-ci imposa ces stupides séances de coiffure, Gerta, l'aînée, lança un tel regard à ses sœurs par-dessous ses sourcils froncés qu'Ilda se laissa docilement coiffer alors qu'elle s'était juré des années auparavant qu'on ne l'y reprendrait plus.

Ilda se rappelait encore parfaitement le jour où sa mère l'avait attrapée par les cheveux et les lui avait coupés au ras de la peau. Leur père venait de rentrer à la maison. Il avait besoin de calme. Ilda avait sept ans ; elle observait son père par la porte entrouverte : mince, vêtu comme un valet de ferme, mais chaussé pourtant de coûteux mocassins en velours. Il ressemblait beaucoup à Ilda : les mêmes yeux, les mêmes cheveux blonds. Et il était si différent d'elles toutes : un visage bronzé, d'une teinte dorée impossible à obtenir sous le soleil d'ici, et une certaine distinction dans les mouvements. Et puis ces chaussures, bien sûr.

Le père était assis dans la salle à manger, devant un thé et du pain que leur mère lui avait servis sur une assiette du service réservé aux invités, celui avec les myosotis. Rozela avait ordonné à ses filles de se tenir bien droites et de ne pas lui faire honte. Ce jour-là et les quelques suivants, tout, à la maison, devait se dérouler idéalement. Sa mère avait cuisiné de la viande, alors qu'on était en pleine semaine ; elle avait demandé à ses filles de cueillir des fleurs pour remplir les vases et, enfin,

elle les avait appelées pour les coiffer. Elle leur avait demandé de sourire. La brosse métallique griffait terriblement. Ilda avait tellement mal quand sa mère lui arrachait ses épais cheveux de la tête. La plus jeune des sœurs n'avait pas crié plus que d'habitude, ce jour-là. Cette fois, pourtant, sa mère avait saisi les ciseaux. Depuis le poulailler où elle avait enfermé Ilda pour s'être mal comportée en présence du père, on les entendait se disputer au sujet de ces cheveux coupés, si bien que le père avait claqué la porte et était parti pour Gdynia. Et juste après, il était tombé de son échafaudage. Le jour de l'enterrement, Truda et Gerta se tinrent près d'elle et lui dirent : « Ilda, petite entêtée, tu sais que c'est toi qui l'as tué ? »

Elle avait toujours su qu'elle ressemblait à son père. Elle avait toujours cru qu'un jour elle suivrait ses traces. Avant même que ses pieds n'atteignent tout à fait les pédales, elle avait fait le tour de la Colline-aux-Vierges sur son petit vélo, en passant par Chmielno et Staniszewo. Pendant la guerre, elle aurait voulu qu'on l'emmène, elle, plutôt que Truda, aux travaux forcés, mais elle avait seulement reçu une affectation à la poste de Kartusy où, jour après jour, elle devait trier les lettres, dans une arrière-salle. Et puis elle se démenait pour tenter d'arranger des papiers à Gdynia pour Truda, essayant d'obtenir un tampon du chantier naval. Une fois par semaine, sur le side-car qu'elle avait trouvé dans le fossé, elle allait jusqu'à Chmielno pour voir si une nouvelle liste des morts était affichée sur la porte de l'église, et si le nom de Truda n'y figurait pas.

Alors que tout le monde savait déjà que la guerre était sur le point de s'achever, elle se rendit une fois encore à l'église pour vérifier la liste. Il faisait chaud ; sous le soleil, la neige fondait déjà en une molle gadoue. Le curé, voyant qu'une jeune fille était à la porte, la contraignit à monter jusqu'au clocher et lui interdit d'en sortir. Un instant plus tard, il y fit entrer encore plusieurs autres jeunes filles et bloqua la porte avec de gros meubles. Certaines avaient le visage noirci au charbon et les cheveux englués de confiture et de goudron. On aurait dit des sauvageonnes ou des malades. Elles ignoraient totalement quand elles sortiraient de là.

Lorsque ça avait commencé, elles étaient assises sous le toit de la tour, en petite tenue à cause de la chaleur. À travers les fentes de la toiture en bois, ce ne fut ni la mort, que vit